

tournerent l'un vers l'autre, et tombèrent ensemble sous les balles en se tenant embrassés.

L'adjudant-général Malseigne voulut bien donner à l'état-major de plus longues explications à déjeuner, et fit valoir notamment qu'il avait des instructions fort sévères, que le complot était redoutable, et que le père et le fils en étaient la tête. Il s'applaudit qu'on en fût venu à bout sans verser plus de sang. En effet, il fut approuvé et félicité par les autorités de Paris. C'était, disait-on, la dernière entreprise qui eût menacé de rallumer une guerre sérieuse dans les départements de l'ouest.

A la fin du dernier automne, nous visitâmes les ruines du château de Beaulieu, quand on nous donna ces détails sur la famille Limoëlan. Un habitant de Saint-Florent, qui nous guidait, s'adressa, pour pénétrer dans le manoir, à un vieux paysan qui cultive quelque coin de terre dans le voisinage. Cet homme se munit des clés, et nous descendîmes par des escaliers ténébreux dans les souterrains où s'étaient passés la plupart de ces événements, qu'on nous expliquait sur les lieux à mesure que nous les parcourions. Nous marchâmes sous ces voûtes sombres à la clarté douteuse d'une lanterne, comme y avait marché Héracle de Limoëlan lui-même. Le vieux paysan nous donnait des détails minutieux, en employant volontiers la première personne du pluriel, que je pris longtemps pour une simple forme de son patois angevin ; mais en remontant, il m'échappa de demander à notre ami de Saint-Florent quel était cet homme.

— Eh mais, c'est Langevin lui-même, ce Langevin qui servait les MM. de Limoëlan, et c'est peut-être la même lanterne dont l'effet sinistre vous frappait tant là-bas qui a servi à M. Héracle.

Je considérai le paysan avec une curiosité mêlée de respect ; mais je fus encore cette fois choqué de cet oubli, de cette froideur, de cette apathie de certains vieillards qui ont vu des choses mémorables. Pas un mot, pas un soupir, pas une marque de retour sur le passé n'était échappée à cet homme. Quand on fut remonté, je lui dis :

— Vous étiez donc présent à cette catastrophe ?

Le paysan me regarda d'un air stupéfait, et il fallut que mon compagnon s'en mêlât pour lui arracher un : oui, monsieur.

— Eh bien ! dites-moi, comment les bleus s'avisèrent-ils d'entrer dans la tour, dont les conduits étaient si difficiles et si peu connus ?

— Voyons, Langevin, répondez à monsieur, dit mon compagnon pour m'appuyer.

— C'est moi qui les y menai pour le malheur de mes maîtres. J'aurais mieux fait de ne rien dire. Je croyais qu'ils n'étaient que quelques uns à chercher notre jeune monsieur ; mais ils étaient là une centaine cachés derrière les chênes pour guetter ce qui se passait : ils me suivirent tous. C'est ce qui fut le grand malheur de mes pauvres maîtres, puisqu'ils n'en sont pas revenus. On les fusilla bien tous les deux le long du champ.

Nous donnâmes quelque monnaie à Langevin, et quand nous fûmes à quelque distance, je dis à mon obligeant conducteur :

— C'est lui tout simplement qui a causé la mort de ses maîtres.

— C'est vrai, mais il ne s'en doute guère ; il leur était fort attaché, il croit avoir tout fait pour le mieux, et puis les plus vives impressions s'effacent à cet âge.

EDOUARD OURLIAC.

— *Revue des Deux Mondes.*

Un déjeuner à la Malmaison.

(Suite et fin.)

Après ce soliloque, le premier consul qui allait reprendre sa promenade solitaire, entendant du bruit dans un joli pavillon situé à la gauche du spectateur, en supposant que nos interlocuteurs se meuvent ici dans une œuvre dramatique, le premier consul, presque caché par un massif d'arbres, s'arrêta tout court, curieux d'écouter la conversation suivante entre Mme Bonaparte et sa tante, Mme Fanny de

Beauharnais, cette femme auteur et bel-esprit dont nous avons déjà parlé, et qui sortait du pavillon avec la femme du premier consul.

— Oui, ma nièce, oui, ma chère Joséphine, disait Mme Fanny de Beauharnais, c'est à nous à reconstituer la société française, à faire revivre le ton de la bonne compagnie, ces manières de cour proscrites par nos Brutus, nos Scévola de carrefour, et surtout par ces hommes qui ne sont pas civils, parce qu'ils sont militaires, comme l'a dit spirituellement M. de Talleyrand à l'un d'eux ; par ces officiers sans éducation qui savent à peine les premiers éléments de la langue, et semblent se faire gloire d'ignorer les règles du savoir-vivre, les plus simples notions de la politesse, même auprès des femmes.

— Fort bien, Madame, dit le premier consul, revenant vivement sur ses pas ; fort bien, vous traitez on ne peut mieux mes compagnons d'armes ; les hommes qui, avec moi, ont doté la France de puissance et de gloire ! qui lui ont fait reprendre son rang dans l'Europe et sa supériorité dans le monde politique !

— Je ne dis pas non, Monsieur ; mais pourquoi ne lui laisserait-on pas reprendre encore, guidée par nous, ses mœurs élégantes et polies, sa littérature, ces cercles du faubourg Saint-Germain, cette conversation brillante qui faisait de Paris la reine des capitales du monde civilisé ?

— Oui, avec ses petits abbés, ses petits sœurs, ses petits vers, ses duchesses aux habitudes galantes, ses colonels faisant de la tapisserie, et surtout ses philosophes idéologues bien bavards, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, Monsieur de Bonaparte, chaque règne a ses défauts comme ses qualités ; mais le règne de la pensée, de la parole, des lettres, des femmes aimables, prévaudra toujours sur celui de vos soldats, de vos fournisseurs et munitionnaires généraux qui nous pillent, nous mangent, et contre lesquels vous serez forcé peut-être de rétablir les lettres de cachet.

— Oui, que vous emploieriez volontiers sans doute aussi contre ceux qui se permettraient de critiquer vos ouvrages ?

— Souffrez, monsieur le premier consul, que je ne prenne cela que comme une mauvaise plaisanterie. Quoiqu'il en soit, il faudra bien que mon cher neveu en revienne, malgré qu'il en ait, suivant la bonne expression de Mme de Sévigné, à ce que les impertinents muscadins, les incroyables et les mystificateurs du jour appellent l'ancien régime, le vieux style. La Providence semble vouloir obliger la France à recevoir, à reprendre ses plus nobles enfants.

Une tempête n'a-t-elle pas jeté sur nos côtes MM. de Montmorency, de Talmont, de Choiseul, et plusieurs autres personnes titrées dont les noms historiques...

— Oui, vous allez faire une chose providentielle de cette étrange fatalité qui semblait conduire sous le coup d'une juste punition des enfants rebelles à leur patrie qui ont tout fait pour la déchirer et la démembrer.

— Fallait-il, répliqua emphatiquement madame de Beauharnais, fallait-il qu'elle devint pour eux une autre Tauride, et qu'un nouveau Thoas s'abreuvât de leur sang ?

— Il est certain, mon ami, dit Mme Bonaparte, que jusqu'alors s'était tue, et qui ne vit pas sans inquiétude le premier consul froncer le sourcil sous les attaques répétées de sa tante, il est certain que cette loi sur les émigrés est bien cruelle.

— J'en conviens : mais tu sais, ma chère Joséphine, que, grâce à toi, je l'étude ou l'adoucis autant que possible. Je ne veux pas cependant qu'on ait l'air d'enfoncer les portes du

temple de la clémence, et c'est ce que nous voyons faire tous les jours. Les gens auxquels tu t'intéresses, tu devrais le savoir, sont incorrigibles dans leur révolte, comme tu l'es toi-même dans ta bienveillance, dans ta pitié pour eux. Ils ignorent ce que c'est que la conscience nationale, et la remplacent par la vanité, la morgue aristocratique et les petites intrigues politiques ; ils ont eu leur bal des victimes, et jouent maintenant un va et vient de proscrits. Parce qu'un hasard en a fait échouer quelques-uns sur un rivage de France où, je veux bien le croire, ils ne voulaient pas venir, ces messieurs se croient obligés de se montrer partout avec affectation, de nous braver même en public, comme ils l'ont fait dernièrement, en applaudissant, d'une façon scandaleuse, une pièce réactionnaire, royaliste, qu'on jouait au théâtre de la République (1).

— Et pourquoi voulez-vous qu'ils comprissent les généreux sentiments que cette pièce réveillait en eux, dit encore Mme de Beauharnais ?

— Parce que ces manifestations, répondit vivement Bonaparte, qui commençait à s'irriter de cette opposition obstinée, sont contraires à l'esprit du pays, Madame, à l'ordre que j'ai rétabli, et qu'elles ne peuvent convenir, ajouta-t-il, qu'à des têtes folles de tout âge dont je briserai les espérances et les complots. Je sais qu'on veut faire un nouveau Monck de ton mari, Joséphine ; mais ce rôle ne lui va pas.

— Cependant, Monsieur ! s'écriait déjà notre toute bel-esprit.

— Oh ! madame, finissons ! Je veux bien reconnaître et même subir des prétentions en matière de littérature...

— C'est fort obligeant et surtout fort gentil ?

— Mais je vous prie de me laisser le soin des affaires : je ne les abandonnerai jamais à des ministres de votre sexe, comme au temps de la régence et de Louis XV ; c'est bien assez déjà de mes deux collègues... et quelquefois des embarras qu'ils me suscitent ; car vous aussi, citoyen Lebrun, ajouta le premier consul comme se parlant à lui-même, vous vous faites l'interprète, malgré la sévérité de vos principes républicains, des prétentions et des intrigues royalistes. — Et, sur ces mots, le premier consul s'éloigna d'assez mauvaise humeur, en murmurant : — Monsieur Lebrun ! Monsieur Lebrun ! et disparaît dans une des allées du parc.

— Il a raison ! dit Mme Bonaparte ; je ne comprends pas quel plaisir ou quel intérêt vous avez à le tourmenter ainsi.

— L'intérêt, ma chère nièce, que m'inspire tout ce qui nous reste en France de distingué par la naissance et les talents.

— Mais il ne demande pas mieux que de protéger tous ceux qui marquent dans les sciences ou dans les lettres.

— Cependant, il n'aime pas Mme de Genlis, il ne peut souffrir Mme de Staël, et moi-même...

— Il est vrai qu'il prétend que la première l'ennuie avec ses projets de faire revivre l'étiquette de l'ancienne cour ; que la seconde ne l'amuse pas plus avec ses dogmes politiques puisés à l'école allemande, et l'habitude qu'elle a prise sous le Directoire de vouloir se mêler absolument des affaires du gouvernement....

— Et que moi-même, enfin que la troisième...

— A des prétentions à la poésie qui ne lui paraissent pas suffisamment justifiées, ma chère tante.

L'impertinent !

— Mais permettez-moi d'aller le retrouver, afin de calmer sa colère.

(1) Edouard en Ecosse.